

Ciné-livres

Léo Bonneville

Number 70, October 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51469ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. (1972). Review of [Ciné-livres]. *Séquences*, (70), 46–47.

Ciné-livres

CINEMA ET SOCIETE QUEBECOISE — Yves Lever, Montréal, Editions du jour, 1972, 1 vol. 5 x 7³/₄, 210 pages.

L'auteur a rassemblé ici des chroniques parues dans **Relations** et des travaux de recherches sociologiques. Il faut dire que l'ensemble forme un tout assez cohérent. Dans une première partie, Yves Lever s'attarde à des études sur les films de Pierre Perrault et la construction du Québec libre, sur l'appréciation morale des films et le procédé d'évaluation qu'utilise l'Office des communications sociales, puis sur les annonces paraissant dans les grands journaux et leur impact sur le public. Ces études faites avec nuances indiquent clairement les préoccupations de l'auteur pour un cinéma qui traduit la réalité d'ici en toute liberté. Dans la seconde partie, il examine les films de chez nous (presque exclusivement) dans une perspective sociologique. C'est dire que l'aspect esthétique a été volontairement négligé. Car pour l'auteur "le cinéma reflète toujours les systèmes culturels et économiques qui le nourrissent." Et c'est le sociologique et conséquemment le politique qui l'intéressent. Cela en définit les limites.

L.B.

CLEFS POUR LE CINEMA—Barthélemy Amen-gual, Paris, Seghers, 1971, 1 vol., 4¹/₂ x 7, 210 pages.

Dans son avant-propos, l'auteur parlant de la critique cinématographique prétend que "réflexion sur le cinéma conviendrait mieux." Eh bien, rien ne définit mieux ces **Clefs** que "réflexions sur le cinéma." C'est dire le ton et le sérieux du travail de Barthélemy Amen-gual. De la naissance du cinéma jusqu'à nos jours, l'auteur expose les différents problèmes rencontrés tout au long de l'évolution du 7e art. Problèmes multiples que l'auteur examine avec probité et discute avec compé-

tence. C'est dire le travail de recherches que s'est imposé l'auteur. Travail efficace parce qu'il permet non pas de trouver des recettes mais de penser le cinéma avec un guide perspicace et rigoureux. **Clefs pour le cinéma** est à placer près du remarquable petit livre de Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, **De la littérature au cinéma**.

L.B.

LA MORT DU CINEMA — Film/Révolution — Gérard Lenne, Paris, Editions du Cerf, Collection 7e art, 1 vol., 4¹/₂ x 7, 110 pages.

Les livres vieillissent vite. Celui-ci plus que d'autres. L'auteur s'élève contre la mystification de l'art. L'art ne servirait qu'à entretenir la domination de la classe dominante. Pour lui, les "dernières oeuvres classiques remontent dans l'ensemble avant 1969. Tous les grands auteurs, idoles de la cinéphilie, ont cessé ou considérablement ralenti leurs activités (p. 32). Et l'auteur relève les noms des grands cinéastes qui ne font plus rien Hélas ! Gérard Lenne a la vue courte. Hitchcock a émerveillé les festivaliers de Cannes avec **Frenzy**. Luis Bunuel est en train de tourner (toujours) son dernier film. Jerry Lewis se préoccupe d'ouvrir des salles de cinéma un peu partout aux Etats-Unis et ailleurs. L'auteur a déjà oublié Visconti et l'admirable **Mort à Venise** et le récent **Louis II de Bavière** ainsi que Joseph Losey et le brillant **Go-Between** et le saisissant **Assassinat de Trotsky**. Pour ne rien dire du superbe **Fellini-Roma**. Décidément Gérard Lenne est un bien piètre prophète. On aura plus d'intérêt à lire le chapitre consacré à la Question du sens où l'auteur s'applique habilement à distinguer le message du sens. Quant au cinéma parallèle qu'il souhaite, on voudrait qu'il soit autre chose que de la plate improvisation et de la médiocre propagande. Mais ce qu'il appelle le "cinéma officiel" n'est pas prêt de mourir. Gérard Lenne aurait avantage à fréquenter (parfois) les festivals.

L.B.

DZIGA VERTOV — Georges Sadoul, Paris
Editions Champ libre, 1 vol., 5 x 8 1/2
172 pages.

Ouvrage inachevé, le dernier livre de Georges Sadoul explicite les théories de Dziga Vertov. Empruntant aux manifestes du cinéaste-monteur (car Vertov n'a presque rien tourné), l'auteur montre comment s'échelonnent les expériences à partir d'enregistrements qui donnèrent lieu à des conceptions appelées Ciné-oeil, Ciné-vérité, Radio-oreille, Vie à l'improviste (prise sur le vif). Mais Vertov avait des prédécesseurs dans la littérature, la musique, la peinture et Sadoul s'applique à faire voir les équivalences à partir des Futuristes et des bruiteurs italiens. Le dernier chapitre porte le titre "De Dziga Vertov à Jean Rouch" et présente la postérité de Vertov. On peut regretter que l'auteur ne se soit pas tourné vers le Québec et ait ignoré Michel Brault et Pierre Perrault qui ne sont pas si éloignés des théories de Dziga Vertov. Mais peut-être l'eût-il fait s'il eût terminé son livre lui-même. Telle qu'elle se présente, cette oeuvre posthume permet de mieux comprendre un cinéaste qui a su créer à partir de films préalablement tournés — par d'autres que lui.

L.B.

CAMERA ET "MASS MEDIA" — Charles Ford
Paris, Mame, 1 vol., 4 1/2 x 8 1/4, 160 pages

Sous-titré "La civilisation à l'âge des deux écrans", ce petit livre comprend trois chapitres : Le cinéma dans la cité, Universalité du cinéma et limites de sa puissance, Le cinéma des temps modernes. L'auteur fait preuve à la fois d'historien et de sociologue. Il truffe son livre de maintes citations empruntées presque toutes à des textes datant d'une vingtaine d'années au moins. S'il montre avec beaucoup d'acuité la popularité constante du cinéma (et aujourd'hui de la télévision), il manifeste une sévérité intransigeante pour un cinéma nourri de sexualité et de violence. Toutefois on trouvera dans ce livre des considérations stimulantes sur le rôle de l'Etat face au cinéma dans divers pays. Dans la dernière partie de son livre,

l'auteur s'attarde à montrer les particularités de la télévision. En conclusion, malgré les égarements du cinéma, l'auteur affirme : "L'art cinématographique reste intact malgré les erreurs et les "hérésies". Et plus loin : "Dans son immense majorité le public reste fondamentalement sain." Sans doute pouvons-nous souscrire à sa déclaration finale : "La collectivité exerce une influence globale et tenace sur le cinéma, et aussi sur la télévision, alors que le cinéma, et aussi la télévision, maintiennent une influence fragmentaire et insidieuse sur les individus." Au total un petit livre qui prête à moult réflexions même si nous ne sommes pas toujours d'accord avec l'auteur. Est-ce d'ailleurs vraiment nécessaire ?

L.B.

QUAND JE FAIS DU CINEMA — Jerry Lewis
Paris, Buchet/Chastel 1972, 1 vol.,
5 1/2 x 8, 230 pages.

"Ceci est ce que j'ai à dire sur la création de films, c'est mon point de vue." Et c'est bien intéressant. Appelé à donner des cours, eh oui, des cours, à des universitaires, Jerry Lewis leur parle un langage direct et leur livre le fruit de ses expériences dans le milieu du cinéma. Deux règles fondamentales doivent guider le metteur en scène : aimer les gens avec qui il travaille et conserver toujours la direction des opérations. Mais à le lire, on se rend compte que Jerry Lewis connaît tout sur la marche de la production d'un film et même de sa distribution. On ne lui passe rien. D'ailleurs Jerry apporte à son métier une conscience professionnelle admirable. Appliqué à la préparation d'un film, il ne néglige aucun détail qui pourrait ralentir le tournage. Il sait comment se comporter avec les acteurs qui sont des enfants de neuf ans. Véritablement homme orchestre du cinéma, rien ne lui échappe. Le livre se termine par des réflexions fort perspicaces sur le rire et la comédie. Ce livre est mieux qu'un traité, il est la confession d'un homme qui vit du cinéma depuis vingt-cinq ans. **Quand je fais du cinéma** enchante et passionne à la fois. A ne pas manquer.

L.B.